LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD

De Marivaux

Mise en scène Benoît Lambert

Mardi 29 et mercredi 30 janvier à 20h

Palais des Arts, Vannes

La Gazette du Théâtre

Vendredi 28 septembre 2018

Texte Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux,

Mise en scène Benoît Lambert

« ... et que la raison y périclisse. »

Benoît Lambert nous convie bien à un combat, plus qu'à une comédie le plus souvent. Le spectateur est d'emblée confronté à un plateau scindé en deux espaces qui se font front. A cour la culture : cabinets de curiosités, tables d'expérimentations, de botaniques, de zoologie, chimie... la surcharge et l'encombrement. A jardin la nature : pentes herbeuses menant à un sous-bois, biche aux aguets, brumes naissantes. Espace ouvert, mais où la chasse est ouverte, car le cœur est un chasseur solitaire. La belle scénographie d'Antoine Franchet sert le propos du metteur en scène à merveille. Un propos assez sombre, mettant l'accent sur la dureté des rapports de classe, la méchanceté des sentiments, la volonté d'emprise contenue dans l'expérience amoureuse. Marivaux avait voulu faire jouer ses pièces par les acteurs italiens pour les animer de leur invention burlesque, leur corps comique et vif. Benoît Lambert opère un retour « au Français ». Arlequin est plutôt mélancolique (sorte de Joker à la larme à l'œil), là où on avait l'habitude de le voir enfantin et enivré par les atours de la puissance, le père lui-même figure de la bonté – « dans ce monde il faut être trop bon pour l'être assez » – est joué, avec finesse par Robert Angebaux, dans une tonalité parfois ricanante. Marivaux écrivait : « Chez mes confrères, l'amour est en querelle avec ce qui l'environne (« »); chez moi, il n'est en querelle qu'avec lui seul (« »). » La mise en scène explore aussi cette inquiétante « querelle », dans la seconde partie où l'amour de Silvia devient un monstre torturant Dorante (vibrant et stoïque Antoine Vincenot).

Ce parti pris radical est réellement intéressant, et la mise en scène fonctionne à merveille. Benoît Lambert donne de la pièce un éclairage très personnel et acéré qui mérite d'être vu, au regard des réalisations de Jean Pierre Vincent aux Amandiers en 1998, ou de Galin Stoev à la Comédie Française en 2011.

Pascal Olivier